Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale

Conférences de l'année 2013-2014

Georges-Jean Pinault

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1765>

DOI : 10.4000/ashp.1765

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2015

Pagination : 391-393

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie Centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 146 | 2015, mis en ligne le 07 octobre 2015, consulté le 07 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1765> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1765>

PHILOLOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2013-2014 : I. *Problèmes de morphologie nominale : formations de collectif*. — II. *Lecture de textes tokhariens*.

La première conférence n'était pas limitée à la discussion de la formation du pluriel des neutres en tokharien, bien que ce sujet ait occupé une partie des leçons. Les formes en question sont données pour l'essentiel par la déclinaison des noms de genre dit « alternant », qui sont masculins au singulier et féminins au pluriel. Ils reposent originellement sur d'anciens neutres, dont les allomorphes des suffixes sont conservés, et plusieurs sont devenus productifs. En outre, le tokharien possède un certain nombre de *pluralia tantum*, qui sont d'anciens collectifs, caractérisés par la finale **-ā*, qui remonte à post-indo-eur. **-a* < indo-eur. **-h₂*, la désinence de pluriel neutre qui était un ancien suffixe de collectif. Des travaux sur la question du collectif paraissent régulièrement. En juillet 2010, un colloque s'est tenu à l'université de Iéna en mémoire du livre pionnier de Johannes Schmidt, *Die Pluralbildungen der indogermanischen Neutra*, paru à Weimar en 1889. Les actes, publiés depuis par Sergio Neri et Roland Schuhmann, contiennent une partie des communications présentées alors, avec l'ajout de quelques contributions : *Studies on the collective and feminine in Indo-European from a diachronic and typological perspective*, Leyde - Boston, 2014. Cet ouvrage contient plusieurs excellentes contributions, mais le problème qui est énoncé dans le titre n'est pas traité à fond, et encore moins résolu. Il n'y a guère de dialogue entre les chercheurs qui ont des approches différentes. Il appert qu'il faut réviser drastiquement la théorie de J. Schmidt, qui identifiait l'ancien pluriel des neutres à un collectif, fléchi au singulier, et de genre féminin. Sur le plan strictement formel, on peut admettre que cette théorie a été confirmée par la découverte du hittite, ainsi que par les avancées dans la reconstruction des paradigmes nominaux distingués par leur apophonie (alias alternance, en allemand *Ablaut*). L'aspect discutable de nombre de travaux récents réside dans l'usage non contrôlé du terme « collectif », lequel, très souvent, n'est plus qu'une notion formelle. Or, les dits collectifs ne sont pas marqués seulement par l'ajout du morphème **-h₂*, mais aussi par un certain type de paradigme, produit par dérivation interne à partir du neutre singulier. Ces formations étaient de genre neutre, bien qu'elles soient souvent identiques (ou quasi identiques) en surface à des noms animés, mais ceux-ci ne sont pas spécialement de genre féminin. Il faut donc dissocier dans un premier temps le problème de l'origine du genre féminin de celui du collectif. Il convient de séparer les paramètres qui ont été combinés par J. Schmidt si l'on veut démêler un faisceau de problèmes, et donner une interprétation historique à la formation des divers types de collectifs. Les données tokhariennes s'inscrivent dans le cadre défini par les autres langues indo-européennes. Le directeur d'études a publié récemment des articles qui tentent de contribuer à cette entreprise.

Le second sujet des conférences a été traité en parallèle tout au long de l'année. Comme dans les années précédentes, l'objectif était de donner aux auditeurs une connaissance suffisante des deux langues tokhariennes à travers la lecture de textes lus mot à mot. Cette explication fournit l'occasion de développements autonomes, plus ou moins longs, sur la phonologie, la morphologie, la syntaxe, ainsi que sur des problèmes étymologiques, qui peuvent intéresser tous les étudiants en linguistique indo-européenne. On a traité les textes suivants, qui sont disponibles dans le second tome du *Tocharisches Elementarbuch* (Heidelberg, 1964) : l'histoire de la rencontre du potier Bṛhaddyuti avec le Buddha souffrant d'un refroidissement, à l'initiative d'Ānanda, texte en tokharien A (A 19b3-21b6) ; le départ du Bodhisattva Maitreya hors de la ville de Ketumatī, monté sur un char et accompagné de son épouse Sumanā (A 253). Cet épisode se trouve au début de l'acte XII du *Maitreyasamiti-Nāṭaka* « Drame sur la rencontre avec Maitreya ». La feuille comporte aussi la fin de l'acte XI et comporte quelques indications dramaturgiques. On a conclu l'année par l'explication d'un texte en tokharien B, qui contient la parabole de la tortue en version tokharienne, B 407. Cette parabole est connue par de nombreux textes de la tradition indienne, pas seulement bouddhique, mais aussi jaina. De plus, un texte en turc ancien ouïgour, donne aussi une autre version de ce texte. On s'est attardé en particulier sur le nom tokh. B *pyorye* (B 407a7) qui est habituellement traduit par « joug » sur la base d'une partie des textes parallèles. Un fragment tokh. B, malheureusement mutilé, THT 2247, contient une allusion à cette parabole : *menāk kaccap pyor(i)mpa* (b5) On peut restituer le contexte comme suit : le Buddha, le dieu des dieux, est aussi rare pour les humains que « la tortue (se trouvant) avec un joug ». Ce sens ne semble pas compatible avec une autre occurrence du même mot, dans un texte économique sur planchette de bois (B 490, collection de Berlin), qui énumère une série d'objets dont la fabrication est commandée par un intendant de monastère, et rétribuée en monnaie locale. Parmi ces objets figure par deux fois (recto, colonne III) un « chaudron » ou « marmite » (tokh. B *aiyse*). Dans la seconde occurrence (ligne 4), figure la séquence *aiyse pyoriṣṣe* ; le second terme est l'adjectif d'appartenance fait sur l'oblique de *pyor(i)ye*. J'ai proposé de comprendre : « une marmite pour palanche », c'est-à-dire pour un instrument de portage très répandu, y compris dans le monde indien et en Chine. Il est appelé aussi « porte-seaux », parce qu'il permet de porter deux ou plusieurs récipients qui sont suspendus avec des cordes ou des chaînes aux deux extrémités d'une planche échancrée en son milieu, qui rappelle de fait la forme d'un joug. J'ai supposé que ce « porte-marmite(s) » pouvait être utilisé pour distribuer la nourriture dans le monastère. Les versions parallèles (cf. entre autres Mark Allon, « A Gāndhārī version of the simile of the turtle and the hole in the yoke », *Journal of the Pali Text Society*, 29 [2007], p. 229-262) nous apprennent que l'objet que rencontre la tortue est un morceau de bois qui flotte sur l'eau, et qui est percé d'un trou. Sa ressemblance avec un « joug » a conduit à le désigner en sanskrit par ce mot (*yuga-*). Mais l'interprétation littérale par « joug », comme instrument d'attelage d'animaux, est ruineuse. Quant à la structure de ce mot, elle rappelle celle de tokh. B *ytārye* « chemin », dérivé de **yātār* (< **h₁i-tōr*), cf. tokh. A *ytār* : la base est un ancien collectif. S'il signifiait « bois débité » (d'où une partie est effectivement une pièce de bois ou une planche), on pourrait le rattacher à la racine indo-eur. **b^heiH-* « frapper, couper », cf. v.irl. *ben-*, *-benaid* (LIV²,

2001, p. 72), et gr. $\phi\tau\rho\acute{o}\varsigma$ « tronc coupé, bille de bois », arm. *bir* « rondin, gourdin, billot », assez proches pour le sens. Soit tokh. B $*p(i)y\acute{o}r < *p(i)y\acute{a}r < (contraction) *piy\acute{a}r < *b^hiH\text{-}eh_2\text{-}u\acute{o}r$, avec le suffixe complexe de collectif qui figure dans tokh. B *karyor*, A *kuryar* (< tokh. com. $*kw\acute{a}ry\acute{a}r$) « commerce » (sur lequel voir ma *Chrestomathie tokharienne*, Paris, 2008, p. 446, 613-614). Cette formation en $*\text{-}eh_2\text{-}u\acute{o}r$ rappelle évidemment le type $*\text{-}eh_2\text{-}u\acute{r}$ connu par les noms hitt. en $\text{-}\acute{a}war$ à valeur collective (e.g. *kar\acute{a}war* « cornes », *part\acute{a}war* « ailes », *ḫarš\acute{a}war* « terrain labouré ») et par lat. *cad\acute{a}uer*. Le rattachement à la racine en question est déjà donné par A. J. Van Windekens (*Le tokharien confronté avec les autres langues indo-européennes*, I. *La phonétique et le vocabulaire*, Louvain, 1976, p. 399), mais de manière très imprécise pour la dérivation.

L'étude de ces textes a été poursuivie avec un regard sur les manuscrits originaux. En ce qui concerne la feuille presque complète A 253 (T III Š 79.1), l'original est perdu, mais heureusement il a été reproduit dans le volume de planches de l'édition par E. Sieg et W. Siegling (*Tocharische Sprachreste*, Berlin - Leipzig, 1921, I. Band : *Die Texte*, B. *Tafeln*, Taf. 39), et la photographie (en noir et blanc) est de bonne qualité (THT 886). Il s'est avéré possible de restituer une partie de la ligne b8 (très incomplète dans l'édition, p. 129), et de restituer ainsi les pāda c et d de la strophe 3 (en mètre $4 \times 25 = 5/5/8/7$) : *trāṅkmām wināsmām pyāp(py)ās (sw)ā(sāsm)ām l(kāntrā k_ulewā)ñ^ā swarṇasuttri akmal pāsśām lukseñc-ām [c] : šont meṣ wrasa(śśi kro)pā yetwesyo w(a)-ṣ(tu) (m)eye(ñc)^ā hārsa(c menāk ketumati riṣināñ) [d]* « Les femmes sont vues en train de dire [des éloges], de vénérer, de faire pleuvoir des fleurs ; des fils d'or (skr. *suvarṇa-sūtra*-) illuminent leur visage [et] leur poitrine ; la rue tremble par la foule des gens, les maisons (de la ville de Ketumatī) tremblent avec leurs ornements, semblables à des colliers de perles. » Cela conclut la description de la joie des habitants, et notamment des femmes, qui assistent au passage du Bodhisattva.